

Les très intéressants et documentés articles publiés ici-même sur *Salomé*, le 15 janvier 1906 par M. L. Ponnelle après la première représentation de ce drame musical à Dresde, et le 15 avril dernier par MM. Paul de Stoecklin et Ch. Van den Borren après celle de Bruxelles, nous dispensent de donner une nouvelle étude approfondie de cette œuvre sur laquelle un sentiment juste est assez difficile à exprimer. La divergence des opinions si sincèrement exposées par nos éminents collaborateurs en est une preuve, et nous croyons que notre jugement n'apporterait guère d'éclaircissement en la matière. Nous nous bornerons donc à reproduire nos impressions de spectateur sur une œuvre qui peut plaire ou déplaire, mais qui ne doit pas laisser indifférent tout auditeur sans parti-pris.

La *Salomé* d'Oscar Wilde et de Richard Strauss nous est arrivée précédée par de vives polémiques et des promesses de scandale qui n'ont pas été sans influence sur la grande curiosité qu'excita parmi le monde parisien la venue d'une jeune personne qui avait successivement alarmé le puritanisme allemand et la pudibonderie américaine. A la pensée du baiser donné à la tête du *Décollé* les uns criaient à l'anathème, tandis que les autres hurlaient à l'infamie devant les danses suggestives de la vierge juive. C'était plus qu'il n'en fallait pour que Paris lui ouvrit les bras, et à la répétition générale à laquelle assistaient les plus jolies femmes de notre capitale et tout ce qu'elle compte d'artistes, de gens du monde, et de snobs, la *Salomé* de Richard Strauss reçut un chaleureux accueil.

Nous n'avons point à déterminer les causes de cet enthousiasme. Nous constatons simplement le grand succès. Cependant nous nous rappelons que certains spectateurs qui dans la salle se faisaient remarquer parmi les plus bruyants applaudisseurs, affirmaient dans les couloirs qu'ils n'y reviendraient pas. Chat échaudé, n'est-ce pas... Paris s'est acquis une réputation de courtoisie à l'égard des œuvres et des artistes étrangers à laquelle il ne saurait manquer. Mais il ne faudrait pas voir là qu'une manifestation de politesse. L'œuvre de M. Richard Strauss est de celles qui en imposent // 310 // -sent [imposent] aux auditeurs mêmes qui la dénigrent. Il y a des ennemies dont on reconnaît la valeur. *Salomé* serait du nombre.

Nous ne résumerons pas une troisième fois pour les lecteurs du *Courrier* l'action violente et passionnée du drame que le maître anglais a tiré de l'admirable conte de Flaubert, *Hérodias*. Nous dirons que, ne nous ayant pas choqué dans le livre, elle ne nous a pas scandalisé à la scène. Il est certain que l'aventure de *Salomé* n'est pas de celles que Mme de Maintenon aurait choisies pour l'amusement des demoiselles de Saint-Cyr, mais nous n'y voyons pas cette immoralité outrageante qui devait interdire à un artiste d'en faire objet de son inspiration. D'ailleurs elle comporte une puissante situation dramatique tout à fait propre au développement musical, ce que le compositeur a victorieusement démontré.

M. Richard Strauss est entré de plain-pied dans son sujet et en est sorti de même. Chez lui pas de préambule et pas de conclusion. Deux ou trois mesures d'orchestre, et le chanteur a la parole. Quelques accords

brefs et cinglants, ponctuant le geste meurtrier des soldats, et le rideau se ferme. Nous ne cacherons pas qu'il y eut surprise. Mais cette brusque fin offre du moins l'avantage de maintenir tranquilles à leurs places des spectateurs qui pendant une péroraison orchestrale ont la mauvaise habitude de gagner les portes en mettant, qui sa mante, qui son pardessus. De la sorte ils sont obligés d'avalier la partition jusqu'au bout. M. Richard Strauss est un habile homme.

Mais là ne se borne pas son habileté qui tient du prodige pour la façon dont, grâce à un orchestre merveilleux de sonorités, il sait présenter, rappeler, triturer et superposer des thèmes qui, au point de vue mélodique, ont une forme si peu intéressante, qu'on ne parvient pas toujours à les différencier. La ligne vocale est souvent quelconque; d'une banalité même qui étonne chez un symphoniste de la valeur de M. Richard Strauss. Tout son art réside dans la mise en œuvre.

Il possède le génie des timbres et des nuances. Il ne recule devant aucun assemblage, devant aucun moyen sonore. Son orchestre se compose de tous les instruments que créa l'industrie de l'homme, et M. Strauss a inventé des manières nouvelles d'en jouer pour en tirer des effets savoureux, étranges et même comiques. Paganini et M. Clown sont voisins de pupitre.

On songe à une femme en possession de pierreries de toutes sortes, les unes de l'eau la plus pure, les autres du minéral le plus grossier, qui, tantôt par coquetterie, tantôt par amour du contraste, les exhiberait sans nul souci de bon goût qui doit présider à toute parure. Il y a tels instruments exceptionnels auxquels M. Richard Strauss ne demande qu'une ou deux notes, parfois inutiles, pour nous faire entendre qu'ils sont là sous la main. Poussant à l'extrême son impressionnisme, M. Richard Strauss ne craint pas la laideur sonore, si elle lui semble apte à rendre avec plus d'énergique crudité ce qu'il veut exprimer. C'est une théorie à laquelle on ne peut opposer que le plus ou moins de plaisir éprouvé par ceux qui en entendent l'application. Mais quelles que soient les préférences de l'auditeur, il ne peut nier une originalité qui, par son exagération même, parvient à produire de saisissants effets. S'il élève la puissance de son orchestre jusqu'au paroxysme, M. Richard Strauss sait en adoucir les sonorités jusqu'au plus délicat murmure. Il en fait ce qu'il veut. La symphonie, dont la voix est ici comme un instrument ajouté permet toujours à la parole de demeurer distincte, et ces deux éléments instrumental et vocal collaborent, dans la force et la douceur, à un ensemble dramatique qui, à certains beaux moments, fut un des plus émouvants qu'il nous fut donné d'applaudir. M. Richard Strauss, avec des dons merveilleux, mais dont il abuse, est arrivé à ce résultat contradictoire qu'on admire et déteste sa musique tour à tour, quelquefois même simultanément.

// 311 // Des critiques ont tenté de rattacher cette œuvre et son auteur aux différentes écoles musicales. Les uns y voient l'influence wagnérienne, les autres celle de nos jeunes maîtres de France, certains y retrouvent le vérisme italien. Nous estimons qu'ils ont tous à la fois tort et

raison. Richard Strauss prend son bien où il le trouve, mais il a une manière de se l'approprier qui le fait sien à jamais, et si, dans la ligne mélodique un peu triviale, dans certaines lourdeurs polyphoniques ou dans les modes d'accentuation, on peut au passage reconnaître des traits d'atavisme, M. Richard Strauss n'en a pas moins composé une œuvre que lui seul était capable d'écrire, telle qu'il l'a conçue. Une haute personnalité la domine. Il est permis d'en discuter les tendances, mais on en doit respecter les puissants efforts.

Après nous avoir promis une traduction et une interprétation française de cette œuvre, c'est le texte et des artistes allemands qui nous furent importés. Nous ne pensons pas que ce soit par crainte de froisser, avec des paroles qu'il aurait comprises, la pudeur du public parisien qui en a vu bien d'autres. La difficulté de l'étude de cette partition doit en être plutôt la cause.

Parmi les artistes qui nous furent amenés il en est une qui a conquis superbement le public dès qu'elle eut chanté. Si au point de vue plastique et du costume Mme Emmy Destinn ne nous a pas représenté la Salomé que notre imagination appelait, la cantatrice y fut admirable. La voix est belle, souple et expressive, la prononciation excellente, sans ces duretés gutturales de la plupart des chanteuses allemandes. Son organe généreux et charmeur se prête aux effets de douceur comme aux accents dramatiques de la violence et de la passion la plus effrénée. Mme Destinn a eu des intonations de trouble caresse qui ont fait frissonner la salle. Auprès d'elle M. Burrian composa et chanta en grand artiste le rôle d'Hérode, le tétrarque sensuel, sceptique, poltron et cruel. M. Feinhals Jochanaan n'a pas fait mentir à la réputation qui l'avait précédé chez nous. Les autres rôles, qui ne sont guère que des comparses, avaient pour interprètes suffisants Mme Sengern, M. Miller et quelques autres dont il serait oiseux de rapporter les noms. Mlle Trouhanowa, pour la danse des sept voiles, s'est substituée sans artifices à Mme Destinn. On le savait, puisque nous étions prévenus, mais il nous semble que, par un habile jeu de scène qui fut ailleurs pratiqué, il était possible de nous laisser quelque illusion. Mlle Trouhanowa, souple de corps et de geste, avec une discrétion dont ne le féliciteront pas ceux qui venaient là pour un régal plus scabreux, a fort bien mimé la scène chorégraphique. Mais ce qui n'a déçu personne à ce moment c'est la musique de la danse. Les thèmes ne sont guère plus caractéristiques que les valse de l'homonyme de M. Richard Strauss, mais ce magicien de l'orchestre, avec des rythmes de paresse ou d'emportement, des timbres énervés et caressants, une voluptueuse fusion de tous les instruments, a composé une symphonie sensuelle et excitante d'une couleur pourpre d'orgie.

Nous ne dirons rien de la décollation, ni de la mise en scène, si ce n'est qu'elles auraient paru pauvres sur nos théâtres de province. Quant à l'orchestre, la plus important interprète de cette partition d'une difficulté inouïe, il fut à la hauteur de sa tâche ardue et brillante. Cela n'étonnera pas ceux qui savent qu'il était composé par les musiciens de M. Edouard Colonne, que M. Gabriel Pierné en avait dirigé les études et que M. Richard Strauss, ce virtuose de bâton de capelmeister, commandait cette

armée sonore le soir de la répétition générale. La victoire fut bruyante et les rappels nombreux. La présence du maître avait excité le public. M. Richard Strauss, au milieu de ses interprètes se tenant par la main comme pour une figure de quadrille (chahut!) salua et resalua, tandis qu'au second plan un monsieur en habit noir, et qui devait être le directeur de la scène, faisait des révérences dont personne ne s'occupait. Et cela nous a rappelé les fins de représentations provinciales au bénéfice du régisseur et la saison italienne de l'an dernier. La courtoisie de Paris est justement proverbiale, mais son sourire aussi...

*LE COURRIER MUSICAL*, 15 mai 1907, pp. 309-312.

|                       |  |
|-----------------------|--|
| Journal Title:        | LE COURRIER MUSICAL                    |
| Journal Subtitle:     |  |
| Day of Week:          | mercredi                               |
| Calendar Date:        | 15 MAI 1907                            |
| Printed Date Correct: | Yes                                    |
| Volume Number:        |  |
| Year:                 |  |
| Series:               |  |
| Pagination:           | 309 à 312                              |
| Issue:                |  |
| Title of Article:     | La «Salomé» de Richard Strauss à Paris |
| Subtitle of Article:  |  |
| Signature:            | Victor Debay                           |
| Pseudonym:            |  |
| Author:               |  |
| Layout:               |  |
| Cross-reference:      |  |